

PROLOGUE

LES CINQ CHEVALIERS CHRÉTIENS convoqués dans les appartements de Ximenez de Cisneros ne se réjouissaient pas de ce rendez-vous à la mi-nuit. Leur réaction ne s'expliquait guère par le froid piquant de cet hiver. Le plus rude, de mémoire d'homme. Tous étaient des vétérans de la Reconquête. Sous leurs ordres, les troupes avaient marché triomphalement sur Gharnata sept ans auparavant et occupé la ville sous la bannière de Ferdinand et Isabelle.

Aucun des cinq hommes n'était originaire de la région. Le plus vieux d'entre eux était le fils naturel d'un moine de Tolède. Les autres étaient des Castellans qui désiraient plus que tout retourner sur leurs terres. Ils étaient tous de bons Catholiques, mais aucun d'eux n'aurait voulu que sa loyauté fût considérée comme naturelle, pas même par le confesseur de la Reine. Ils savaient trop comment ce dernier avait obtenu d'être transféré de Tolède, dont il était l'archevêque, à la ville conquise. Ce n'était un secret pour personne que Cisneros était un instrument de la Reine Isabelle. Le pouvoir qu'il exerçait allait bien au-delà des

choses spirituelles. Les chevaliers savaient parfaitement comment un défi à son autorité serait perçu à la Cour.

Les cinq hommes, engoncés dans des capes mais tremblants de froid, furent introduits dans la chambre de Cisneros. Ils furent frappés par l'austérité des lieux et échangèrent des regards incrédules. Pour un prince de l'Église, occuper une cellule semblable à celle d'un moine fanatique était chose sans précédent. Voir un prélat vivre ce qu'il prêchait, ce n'était pas courant. Ximenez leva les yeux vers eux et leur sourit. Dans la voix qui leur donnait leurs instructions, aucun accent de commandement ! Les chevaliers en furent déconcertés. Le natif de Tolède s'adressa à ses compagnons dans un murmure qui résonna : « Isabelle a introduit le loup dans la bergerie. »

Cisneros choisit de ne pas relever l'insolence. Il se borna à hausser le ton légèrement. « Je tiens à préciser que la poursuite de vengeance personnelles ne nous intéresse en aucune manière. Je vous parle en vertu des pouvoirs qui me sont conférés par l'Église et la Couronne. »

Cela n'était pas tout à fait exact, mais les soldats n'avaient pas l'habitude de mettre en doute l'autorité. Ce n'est que lorsqu'il fut persuadé que ses ordres avaient été parfaitement compris que l'archevêque les congédia. Il avait voulu établir clairement que le goupillon commandait au sabre. Une semaine plus tard, le premier jour de décembre de l'an 1499, les troupes chrétiennes, sous les ordres de ces cinq commandants, faisaient irruption dans les cent quatre-vingt-quinze bibliothèques de la ville et la

douzaine d'hôtels particuliers qui abritaient les collections privées les plus connues. Tous les ouvrages écrits en arabe furent confisqués.

La veille, des docteurs de l'Église avaient convaincu Cisneros d'épargner trois cents manuscrits dans son décret. Il y avait consenti, à la condition qu'ils seraient transportés dans la nouvelle bibliothèque qu'il comptait fonder à Alcalá. Il s'agissait, pour l'essentiel, de traités arabes de médecine et d'astronomie. Ils attestaient les progrès majeurs accomplis dans ces disciplines et leurs sciences connexes depuis l'Antiquité. Se trouvaient parmi eux la plupart des écrits qui s'étaient propagés depuis la péninsule d'al-Andalus, voire même de Sicile, dans le reste de l'Europe, ouvrant la voie à la Renaissance.

La soldatesque entassa pèle-mêle dans des tombereaux plusieurs milliers d'exemplaires du Coran ainsi que des exégèses érudites, des réflexions philosophiques et théologiques sur ses mérites et ses inconvénients, tous finement ouvragés et dans une calligraphie des plus admirables. Ces précieux manuscrits, piliers essentiels de la vie intellectuelle d'al-Andalus, furent aussi chargés dans des ballots de fortune transportés à dos de soldat.

Toute la journée, les soldats érigèrent un rempart de centaines de milliers de manuscrits. La sagesse collective de la péninsule tout entière jonchait le sol du vieux marché de la soie, en contrebas du quartier de Bab al-Ramla.

C'était à cet endroit même que, jadis, les chevaliers maures paraient et rompaient des lances sous les regards de leurs

belles – où la populace se rassemblait en grand nombre, les enfants juchés sur les épaules de leur père, leurs oncles et leurs frères aînés, pour acclamer ses champions ; où les sifflets accueillait l'entrée de ceux qui défilaient dans l'armure des chevaliers pour la simple raison qu'ils étaient des hommes du Sultan. Quand un preux avait manifestement permis à un de ces courtisans de l'emporter par respect pour le Roi ou, tout simplement, parce qu'on lui avait promis une bourse pleine de dinars d'or, les citoyens de Gharnata le raillaient à grands cris. Ce peuple était bien connu pour l'indépendance de sa pensée et son esprit mordant, peu enclin à se reconnaître des supérieurs. C'étaient cette ville et cet endroit précis que Cisneros avait choisis pour ses feux d'artifice de la nuit.

Les volumes somptueusement reliés et enluminés constituaient le témoignage des talents des Arabes de la Péninsule, qui dépassaient de loin les normes des monastères de la Chrétienté. Les compositions qu'ils contenaient avaient suscité l'envie des érudits de toute l'Europe. Quel amoncellement de merveilles se dressait devant les regards des habitants de la ville !

Les soldats, qui, depuis les premières heures de l'aube, s'affairaient à ériger la muraille de livres, fuyaient les regards des habitants de Gharnata. Parmi la foule, certains regardaient, attristés, d'autres fulminaient, les yeux lançant des éclairs, le visage empreint de fureur et de défi. D'autres encore, dont le corps se balançait mollement, n'affichaient qu'une mine indifférente. Parmi eux, un vieil homme ne cessait de répéter la seule

phrase qu'il pût opposer à un tel fléau. « Ils sont en train de nous noyer sous un océan d'impuissance. »

Quelques soldats, sans doute parce qu'ils n'avaient jamais appris à lire ni à écrire, étaient conscients de l'énormité du crime qu'ils contribuaient à perpétrer. Leur propre rôle les troublait. Fils de paysans, ils se souvenaient des histoires que leurs grands-parents leur avaient racontées, dont les récits rapportaient à la fois la cruauté des Maures et leur culture érudite.

Même s'ils n'étaient pas nombreux, il y en eut suffisamment pour faire la différence. Pendant qu'ils descendaient par les ruelles étroites, ils se débarrassèrent de quelques manuscrits en les jetant délibérément devant les seuils des portes fermées à double tour. À défaut d'un meilleur étalon, ils s'imaginaient que les volumes les plus lourds devaient être les plus importants. Le calcul était faux, mais l'intention louable et le geste apprécié. À peine les soldats avaient-ils disparu que la porte s'ouvrait sur une silhouette encapuchonnée qui s'emparait prestement des livres et rentrait aussitôt à l'abri relatif des verrous et des barreaux. C'est ainsi que, grâce au respect instinctif d'une poignée de soldats, plusieurs centaines de manuscrits importants survécurent. Plus tard, ils furent transportés de l'autre côté de la mer dans le havre des bibliothèques privées de Fez et, ainsi, ils furent sauvés.

L'obscurité commençait à envahir la place. Les soldats y avaient rassemblé une multitude de citoyens réticents, des hommes pour la plupart. Des nobles musulmans, des prêcheurs enturbannés côtoyaient des marchands, des commerçants et des paysans, des

artisans et des boutiquiers, ainsi que des ruffians, des prostituées et des simples d'esprit. L'humanité tout entière était représentée là.

Derrière la fenêtre de son logement, la sentinelle la plus éminente de l'Église de Rome regardait monter avec satisfaction la palissade de livres. Ximenez de Cisneros avait toujours pensé qu'il faudrait, pour vaincre la force que constituaient les païens, anéantir leur culture. Il fallait pour cela détruire systématiquement tous leurs livres. Les traditions orales survivraient bien quelque temps, jusqu'à ce que l'Inquisition arrache les langues impies. Si lui ne l'avait pas fait, quelqu'un d'autre aurait dû se charger de décréter ce feu de joie nécessaire – quelqu'un qui aurait compris qu'il fallait préserver l'avenir par l'autorité et la discipline et non par l'amour et l'éducation comme ces imbéciles de Dominicains n'avaient de cesse de le professer. Étaient-ils jamais parvenus à un résultat ?

Ximenez exultait. Il avait été choisi comme l'instrument du Tout-Puissant. D'autres auraient pu s'acquitter de sa tâche, mais personne aussi méthodiquement que lui. Un sourire méprisant se dessina sur ses lèvres. Qu'était-on en droit d'attendre de la part d'un clergé dont les abbés, il y a de cela à peine quelques siècles, avaient pour noms Mohammad, Umar, Uthman et d'autres de même sonorité ? Ximenez, lui, était fier de la noblesse de son sang. Les moqueries qu'il avait endurées dans sa tendre enfance n'étaient que calomnies. Il n'avait pas d'ancêtres juifs. Aucun sang impur ne souillait ses veines.

Un soldat avait été posté juste sous la fenêtre du prélat. Ximenez le regarda fixement en lui adressant un signe de la tête. Le signal fut transmis à tous les porteurs de torches et le feu allumé. Pendant une demi-seconde, le silence fut total. Puis une lamentation assourdissante déchira la nuit de décembre, à laquelle succéda ce cri : « Il n'est de Dieu qu'Allah, et Mahomet est son prophète. »

À une bonne distance de là, un groupe psalmodiait, mais Cisneros ne pouvait distinguer les paroles. De toute façon, il n'en aurait pas compris le sens, puisque la langue de ces versets était l'arabe. Les flammes s'élevaient de plus en plus haut. Le ciel même semblait être devenu un abîme flamboyant – un éventail d'étincelles flottait dans l'air alors que les manuscrits délicatement enlumines se consumaient. On eût dit que les étoiles déversaient une pluie de chagrin.

Lentement, hébétée, la foule commençait à s'éloigner lorsqu'un mendiant se dépouilla de ses haillons pour escalader le bûcher. « À quoi bon vivre sans nos livres d'étude ? » cria-t-il, les poumons en feu. « Ils paieront. Ils paieront ce qu'ils nous ont fait aujourd'hui. »

Il s'évanouit. Les flammes l'enveloppèrent. De silencieuses larmes de haine coulèrent, mais les larmes ne pouvaient éteindre le bûcher, cette nuit-là. La foule se dispersa.

Le silence règne sur la place. Ça et là, des foyers finissent de se consumer. Ximenez chemine entre les cendres, un sourire mauvais aux lèvres, pendant qu'il planifie les étapes suivantes. Il

réfléchit tout haut. « Toute vengeance qu'ils pourront ourdir du plus profond de leur douleur sera vaine. Nous avons gagné. Cette nuit, la vraie victoire est à nous. »

Ximenez comprend mieux que tout autre dans la Péninsule, mieux encore que le personnage tant redouté d'Isabelle, le pouvoir des idées. Il réduit en cendres une pile de parchemins brûlés. Sur les braises d'une tragédie plane l'ombre de la suivante.

I

– SI LES CHOSES CONTINUENT AINSI, disait Ama, d'une voix qui chuintait dans sa bouche édentée, il ne restera de nous qu'un souvenir parfumé.

Dérangé dans sa réflexion, Yazid fronça les sourcils et leva les yeux de l'échiquier d'étoffe. À une extrémité du patio, il était plongé dans une tentative désespérée de pénétrer les arcanes du jeu d'échecs. Ses sœurs, Hind et Kulthum, elles, étaient des stratèges accomplis. Elles étaient parties avec le reste de la famille à Gharnata. À leur retour, Yazid allait les étonner en proposant une ouverture peu orthodoxe.

Il avait bien tenté d'intéresser Ama au jeu, mais la vieille lui avait ri au nez en refusant l'invitation. Yazid n'arrivait pas à comprendre son refus. Ne valait-il pas mieux jouer aux échecs que passer son temps à égrener son chapelet ? Pourquoi cette évidence lui échappait-elle ?

À contrecœur, il commença à ranger les pièces. « Elles sont vraiment merveilleuses », pensa-t-il, en les replaçant dans leur niche. Elles avaient été commandées spécialement par son père.